

LE Conducteur d'Omnibus

PAR ALFRED SIRVEN & A. SIÉGEL

DEUXIÈME PARTIE

Les Amoureux

Et aujourd'hui, malgré l'espoir que vous faites luire à mes yeux, je me tais encore. Crois-tu à présent qu'un motif sacré m'impose le silence ?
— Je le crois, fit-elle avec un soupir, et l'est pour cela que je n'insiste plus. Adieu, que pourras-tu faire mon devoir, tu feras le tien, j'en suis certaine.
— Mon devoir est tout tracé, reprit-il avec émotion. Je n'avais pas besoin de m'assurer si Marie était ou non ma sœur, tant que j'ai cru l'aimer seulement comme un frère. Mais à présent il faut que je sache la vérité.
— Tu as donc un moyen de le savoir ?

— Peut-être.
— Mais si, malgré mes pressentiments et les tiens, tes recherches ont un résultat contraire à ton désir ; si tu apprends, sans en pouvoir douter, qu'un même sang coule dans tes veines et dans celles de Marie, jure-moi que tu ne te laisseras pas aller au désespoir !
— Je l'aime trop, gémit-il, je ne peux pas te jurer cela. Mais tout vaut mieux que cette incertitude, et quelque conviction que j'acquière, je ne pourrais pas être plus malheureux que je l'ai été ce soir.
Elle l'embrassa et, d'une voix étranglée par les larmes :
— Je te laisse, mon enfant. Que Dieu te protège et que notre faible espérance se change en réalité ; c'est ce que je te souhaite de tout mon cœur. En attendant, je ne te ferai pas l'injure de me délier de toi. Il n'y aura rien de changé dans notre vie, n'est-ce pas ?
— Pour le moment, non.
— Et... plus tard ? insistait-elle pour lui arracher un engagement quelconque. Il l'embrassa et ne répondit pas.
La pauvre vieille sortit de la mansarde de Jean-Paul, les yeux trempés de larmes. Resté seul, comme l'émotion avait brisé ses forces physiques, il se mit au lit pour essayer de prendre du repos car le grand devoir qu'il venait de s'imposer ne lui faisait pas oublier ses menues obligations de chaque jour.
Il lui fallait gagner sa vie, aller le lendemain à son travail.
— Surexcité comme je le suis, je ne dormirai pas, pensa-t-il, mais le lit ren-

dra un peu de vigueur à mon pauvre corps assommé par une si effroyable secousse. Je réfléchirai jusqu'à l'heure de me lever. Il faut que je songe à bien des choses, que je me fasse un plan pour essayer de retrouver celui qui seul peut me dire la vérité...
Mais, heureux privilège de la jeunesse, à peine était-il étendu que, malgré lui, ses yeux se fermèrent.
Il se réveilla le lendemain à son heure ordinaire, n'ayant fait qu'un somme.
Il se leva la tête encore lourde, mais le corps dispos et l'esprit libre, s'habilla soigneusement comme toujours et descendit au logement habité par la famille pour y prendre la tasse de chocolat bien chaud que la bonne maman Loriot lui préparait chaque matin, avant son départ.
— Seule ? dit-il en l'embrassant, dès qu'elle lui eut ouvert la porte.
— Oui, répondit-elle, Loriot était de service à la première voiture. Il est parti avant le jour.
— Et... Marie ? interrogea-t-il avec effort.
— Marie est allée reporter du travail.
— Ce matin ? pourquoi pas comme d'habitude, dans l'après-midi ?
— Parce que Mme de Chelles, prévenue par ton père de la visite de la petite, l'attend à deux heures. Regarde un peu ce que Marie va lui porter. C'est un gentil cadeau, hein ? Mais c'est un bien faible témoignage de reconnaissance pour tout ce que nous devons de bontés à M. et Mme de Chelles.
Maintenant il marchait pâle, agité, d'un pas fébrile, sans faire attention aux passants qui le coudoyaient et le regardaient étonnés, inquiets, le prenant pour un fou. Le malheureux !
Son émotion ne s'expliquait que trop par l'horreur des souvenirs qui l'assaillaient.
Le secret qui pesait sur sa vie l'étouffait plus que jamais, ce secret effroyable depuis que, n'étant encore qu'un enfant, il s'était juré de l'ensevelir au plus profond de son cœur.
— Oh ! cet homme ! se disait-il les dents serrées, cet homme que la nature me commande d'aimer puisqu'il est mon père, pourquoi faut-il qu'il m'ait condamné à n'éprouver pour lui que du mépris et de la haine !
Se sentant suffoquer, il dut interrompre un instant sa marche pour reprendre haleine.
Il s'arrêta devant un magasin et recula, honteux de lui-même, en apercevant dans une glace son propre visage, trouble, défait, presque effrayant.
— Remettons-nous, pensa-t-il, car je ne puis me présenter en cet état à l'administration. Mes camarades de bureau se moqueraient de moi et mes chefs s'imaginaient que j'ai perdu l'esprit.
Il était arrivé au bout de la rue de Richelieu, près de la place du Théâtre-Français, devant un petit café-restaurant où il déjeunait quelquefois.
Il y entra, s'assit, et la gorge sèche, respirant à peine :

Tout en déjeunant, Jean-Paul examina un vase de porcelaine que Marie avait orné de fleurs très joliment peintes afin de l'offrir à la bienfaitrice de la famille.
— C'est qu'elle a vraiment du talent ! murmura-t-il avec admiration.
La mère Loriot l'observait à la dérobée pendant ce temps.
— Elle le trouva bien pâle, mais calme en somme ; aussi le vit-elle s'éloigner sans trop d'inquiétude.
Il descendit l'escalier à la hâte et gagna l'avenue de Clichy.
Comme il débouchait par la rue des Moines, un omnibus s'arrêta devant lui pour y laisser monter un voyageur.
C'était justement la voiture de Loriot qui en était à son second voyage de la journée.
Le brave conducteur, en apercevant Jean-Paul, lui cria, voyant qu'il ne se pressait pas :
— Dépêche-toi un peu, fiston !
En une demi-heure, on a le temps de penser à bien des choses.
Jean-Paul n'eut pas de peine à évoquer les souvenirs de son enfance.
C'était surtout ce qui avait traité Mariel qu'il cherchait à se rappeler de la façon la plus nette.
Il remonta mentalement jusqu'au jour où il l'avait vu pour la première fois.
Il s'en souvenait comme si ces faits, déjà éloignés pourtant de bien des années, s'étaient passés la veille.
C'était à Anvers, et dans un moment d'ailleurs inoubliable, puisque le lende-

main Grand, qu'il n'avait jamais connu que sous le nom de Béraud, avait dû quitter la Belgique, avec Nais et les deux enfants.
Jean-Paul se revoyait encore revenant de la classe avec ses livres et son petit panier d'écolier.
Sur les genoux de sa mère, il avait aperçu une jolie petite fille, et comme il demandait qui elle était, celui qu'il appelait son père lui avait répondu :
— C'est la sœur, elle était en nourrice depuis sa naissance, mais nous l'avons reprise.
Le son de la voix du misérable, prononçant ces paroles, retentissait encore à ses oreilles.
Il se rappelait son air si étrange, son accent si gouailleux qu'il ne l'avait pas cru tout d'abord.
Aussi avait-il consulté sa mère du regard pour savoir si on lui disait bien la vérité.
Comme il avait été surpris alors d'apprendre tout à coup l'existence de cette petite sœur si gentille.
Mais sa mère ne l'avait détrompé ni ce jour-là ni plus tard.
Elle-même avait pris l'habitude, quand elle lui parlait de Marie, de l'appeler : Ta sœur.
Puis la mémoire de Jean-Paul sautait plusieurs années.
Il se retrouvait à Orsennes, dans l'arrière-bourg où il avait vécu les heures les plus douces et le moment le plus terrible de sa vie.
Il avait gardé, gravé dans son esprit,

Gérard l'interrompit en l'entraînant :
— Allons, venez, mauvaise tête.
Et ils disparurent tous deux dans la maison occupée par les bureaux de la compagnie.
Jean-Paul, pendant ce temps, s'était approché de Grand, qu'il ne pouvait reconnaître, adossé à une haute barbe et le regard caché sous des lunettes bleues.
L'ancien palefrenier, en effet, pour mieux remplir son office d'espionnage envers des travailleurs, dont beaucoup avaient été jadis ses camarades, jouait à propos de revêtir un déguisement.
Il y avait encore une autre raison, plus impérieuse celle-là, qui lui conseillait de se rendre méconnaissable.
La police le cherchait pour de mauvais coups exécutés ça et là.
Il le savait et se cachait de son mieux.
— Depuis dix ans, c'est-à-dire depuis qu'il avait quitté Orsennes à la suite d'un drame facile à deviner pour nos lecteurs et dont nous nous réservons de raconter plus tard les détails sanglants, le prétendu Béraud n'existait plus et avait repris son véritable état civil.
Jean-Paul l'accosta rudement.
— Allons, fiez, et plus vite que ça.
— De quoi, répliqua le gouailleux, le me n'est donc plus à tout le monde ?
Mais son air narquois tomba tout à coup.
A son tour, il venait de reconnaître Jean-Paul.

les traits de cet inconnu après la visite duquel Nais était partie précipitamment pour Paris, emmenant la petite muette.
Et il entendait encore l'entretien de Béraud avec cet homme, cet entretien qu'il avait épité sur l'ordre de sa mère.
— Votre fille, lui disait Béraud en lui parlant de Marie.
— Au premier moment, il n'avait pas compris.
Comment, si elle était sa sœur, Marie pouvait-elle être la fille d'un autre homme que celui qui passait pour son père ?
Plus tard, en grandissant, il avait appris la vie avec toutes ses tristesses, et il avait trouvé une explication douloureuse, mais plausible, en somme, à ce mystère.
Nais, épouse légitime de Loriot, il le savait depuis que celui-ci l'avait accueilli, avait quitté son mari pour suivre un amant, un amant qui était son père à lui, il en était persuadé, hélas !
Certes, le bon Loriot le croyait son fils, et il éprouvait lui trop d'affection pour avoir jamais tenté de lui enlever cette conviction.
Et il s'était dit que Nais, après avoir trompé un travailleur et un honnête homme comme son mari, pouvait bien avoir été entraînée par la suite à tromper celui qui avait causé sa première chute.
C'était un enchaînement possible, probable même, et dont il rougissait pour la mémoire de celle dont il avait gardé un affectueux souvenir, car, en dépit de son existence irrégulière, elle s'était toujours montrée mère tendre et dévouée.

En reconstituant ainsi le passé, il en était arrivé, de déduction en déduction, à admettre que Marie, sa sœur, n'était pas plus la fille de Béraud qu'il n'était lui-même le fils de Loriot.
Ce dernier, — cela, Jean-Paul l'avait entendu épiter bien des fois, — supposant que Nais était enceinte au moment où elle l'avait abandonné, s'obstinait à se considérer comme le père de la petite muette, dont personne, d'ailleurs, ne connaissait au juste l'âge.
La mère Loriot n'avait jamais cru devoir le contraindre à ce sujet.
Cependant, elle était clairvoyante et, si elle ne l'avait pas fait, c'était peut-être pour ne pas risquer de diminuer la tendresse de son fils pour Marie.
Toutes ces réflexions, tous ces souvenirs se heurtaient confusément dans l'esprit de Jean-Paul, qui ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ses pensées, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour essayer d'opérer avec méthode.
— Ah ! se disait-il, deux personnes ont, seules, connu la vérité, mais de ces deux personnes l'une, ma pauvre mère, ne parlera plus, hélas !... Quant à l'autre, celui qui me fait rougir quand je songe que je lui dois la vie, je ne sais ce qu'il est devenu, mais je le retrouverai, il le faut, et je l'obligerai bien à me tirer de ce doute qui me tue !...
Le revoir, lui adresser la parole après l'horrible drame dont j'ai été témoin... A cette pensée, je frissonne des pieds à la tête. J'aurai pourtant ce courage, je le jure !

— Garçon ! appela-t-il.
— Monsieur désire ?
— A boire.
— Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ?
— Ce que vous voudrez pourvu que ce soit frais... Je viens de faire une longue course et je meurs de soif.
— Une menthe à l'eau ?
— Soit, mais dépêchez-vous, je suis pressé.
Il vida le verre d'un trait et se sentit assez calmé pour se montrer à son bureau sans consommation et opéra une sortie plus tranquille que n'avait été son entrée.
Dans la rue Saint-Honoré, précisément devant la porte de l'administration, un rassemblement lui barra le passage.
Comme il essayait de se frayer un chemin à travers la foule, il entendit derrière lui une voix qui l'appela :
— Monsieur Jean-Paul !
Il se retourna et reconnut Gérard de Chelles.
Il salua, et respectueusement :
— Qu'y a-t-il, monsieur ?
— Il y a que nous sommes en présence d'une dispute qui menace de dégénérer en bataille. Justement il ne se trouve pas d'agent sur la place et je voudrais empêcher un scandale qui rejallirait sur la Compagnie. C'est un de nos cochers qui vient de chercher querelle à un ex-agent de notre inspection secrète qu'il accuse de lui avoir valu, précédemment, des amendes injustes et même des mises à pied. Aidez-moi à séparer ces deux hommes.

Pendant que je fais entendre raison au cocher Cartibieu, que vous connaissez, vous tâchez d'éloigner notre inspecteur révoqué, un nommé Grand, dont je vous engage à vous méfier, car c'est un mauvais drôle, capable de tout.
VII
Gérard cherchait depuis quelques instants dans la foule un visage connu.
Apercevant Jean-Paul, il s'était adressé à lui tout naturellement.
Le jeune homme se serra contre lui, et tous deux, jouant des coudes, pénétrèrent dans les rangs des badauds pour arriver jusqu'à un héros de la bagarre.
Les choses se gâtaient.
Des injures, les deux hommes étaient près de passer aux coups.
Cartibieu, ancien soldat d'Afrique, assez bon enfant quand il avait bu, était terrible à jeun.
Et, justement, il n'avait encore rien absorbé ce matin-là.
De sa rue de poigne, il avait saisi au collet son adversaire et le tenait si solidement que Gérard eut toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.
Ayant reconnu le jeune administrateur, le cocher balbutia quelques excuses.
— C'est vous, monsieur ? pardonnez-moi de vous avoir résisté, mais vous me teniez par derrière... je ne pouvais pas savoir, sans cela j'aurais lâché ce gueux-là tout de suite... mais il ne perdra rien pour attendre et vous ne serez pas toujours là pour m'empêcher de lui régler son compte.

— Gérard l'interrompit en l'entraînant :
— Allons, venez, mauvaise tête.
Et ils disparurent tous deux dans la maison occupée par les bureaux de la compagnie.
Jean-Paul, pendant ce temps, s'était approché de Grand, qu'il ne pouvait reconnaître, adossé à une haute barbe et le regard caché sous des lunettes bleues.
L'ancien palefrenier, en effet, pour mieux remplir son office d'espionnage envers des travailleurs, dont beaucoup avaient été jadis ses camarades, jouait à propos de revêtir un déguisement.
Il y avait encore une autre raison, plus impérieuse celle-là, qui lui conseillait de se rendre méconnaissable.
La police le cherchait pour de mauvais coups exécutés ça et là.
Il le savait et se cachait de son mieux.
— Depuis dix ans, c'est-à-dire depuis qu'il avait quitté Orsennes à la suite d'un drame facile à deviner pour nos lecteurs et dont nous nous réservons de raconter plus tard les détails sanglants, le prétendu Béraud n'existait plus et avait repris son véritable état civil.
Jean-Paul l'accosta rudement.
— Allons, fiez, et plus vite que ça.
— De quoi, répliqua le gouailleux, le me n'est donc plus à tout le monde ?
Mais son air narquois tomba tout à coup.
A son tour, il venait de reconnaître Jean-Paul.

— Gérard l'interrompit en l'entraînant :
— Allons, venez, mauvaise tête.
Et ils disparurent tous deux dans la maison occupée par les bureaux de la compagnie.
Jean-Paul, pendant ce temps, s'était approché de Grand, qu'il ne pouvait reconnaître, adossé à une haute barbe et le regard caché sous des lunettes bleues.
L'ancien palefrenier, en effet, pour mieux remplir son office d'espionnage envers des travailleurs, dont beaucoup avaient été jadis ses camarades, jouait à propos de revêtir un déguisement.
Il y avait encore une autre raison, plus impérieuse celle-là, qui lui conseillait de se rendre méconnaissable.
La police le cherchait pour de mauvais coups exécutés ça et là.
Il le savait et se cachait de son mieux.
— Depuis dix ans, c'est-à-dire depuis qu'il avait quitté Orsennes à la suite d'un drame facile à deviner pour nos lecteurs et dont nous nous réservons de raconter plus tard les détails sanglants, le prétendu Béraud n'existait plus et avait repris son véritable état civil.
Jean-Paul l'accosta rudement.
— Allons, fiez, et plus vite que ça.
— De quoi, répliqua le gouailleux, le me n'est donc plus à tout le monde ?
Mais son air narquois tomba tout à coup.
A son tour, il venait de reconnaître Jean-Paul.

SYPHILIS

VICES du SANG
Guérison assurée par la
MÉTODE VÉGÉTALE
du Docteur C. STAES

HUITRES

100 petites, 72
les autres 50, franco de port 3 fr.
contre mandat-poste de...
Ecrire Parquaire Réunis, Arcachon (Gironde).

FIDIBUS

OZIL
(bonne à faire brûler)
la boîte de 30 : 1 Fr.

PYRETHRE

OZIL
(poudre à usage)
la boîte de 1/2 : 75

MIXES

PUCERONS, COUSINS, PUNAISES, BLATTES, etc.
Ph. du Dr OZIL (Lievrais)
60 RUE ESQUERMOISE 60
LILLE

PASTILLES BRACHAT

à la BEVE de FEN, ou LACTUCARIUM et à la CODÉINE
100,000 LETTRES de FÉLICITATIONS de MÉDECINS ET DE MALADES
Exiger le Cachet en trois couleurs et les signatures BRACHAT et D. PILLET

CADEAU

Timbre caoutchouc dans une boîte de poche encrée avec le nom et le prénom, 0,50 ; avec le nom et l'adresse 0,75. Envoi franco contre timbre ou mandat, Mme Paris, 8, rue des Piques, Niort (Deux Sèvres) Prospectus demandés

Hémorroïdes

Guérison radicale en 10 jours, par Pilules F. GERRETH, pharmacien-chimiste, à HAUTMONT (Nord), 3 r. 11 b. P. contre m. poste

GOUTTE, RHUMATISME

Souagement immédiat et guérison rapide par les Pilules énergiques de Val Georoth, 6 r. la Boite 1 contre m. poste.
Dépôt général : F. GERRETH, pharmacien-chimiste à Hautmont.

REMONTAÏR Nickel

pour Hommes et Jeunes Gens
5 50
POUR DAMES 9 FR. 50, ACIER POUR HOMMES 8 FR. 50
Envoi du Catalogue illustré gratuit franco sur demande
UNION FRANÇAISE DES OUVRIERS HORLOGERS DE BESANCON
Direction : 7, rue Saint-Antoine, BESANCON

PHARMACIE MODERNE

La plus importante du Nord et du Pas-de-Calais
I. BERGERIOUX, propriétaire
3, Rue des Chats-Bossus, 3
LILLE

Huile de foie de Morue.

Le litre 4.25

La PHARMACIE MODERNE fait venir directement ses huiles de Morue des lieux de production et les offre à ses clients en ayant soigneusement analysées, aussi les garantit-elles sous SON CAOHET comme étant d'une pureté parfaite.

Le litre, 1.25 — 3 litres, 3.50 — 6 litres, 6.75 — 12 litres, 13 fr. — 25 litres, 26 fr.

Nous RECOMMANDONS un particulièrement notre huile foie de Morue Blanche, vierge anglaise, d'un goût frais et nullement désagréable. Elle possède au plus haut degré toutes les propriétés actives de l'huile de foie de Morue, sans en avoir le saveur nauséabonde, ni l'acreté. Les personnes qui en font usage ne tardent pas à augmenter rapidement de poids. — Elle active toutes les sécrétions, rend les digestions plus faciles et ramène les forces. Elle est employée avec le plus grand succès dans les maladies de poitrine, les scrofules, le rachitisme, etc. le litre 2 Francs.

Pour les personnes qui ne peuvent prendre l'huile liquide, nous avons des CAPSULES D'HUILE DE FOIE DE MORUE facile à avaler, dont vous trouverez les prix ci-dessous.

Huile de Foie de Morue blanchâtre, le lit. 1.50	Liquideur de goudron, 3 fl. 1.60, le flacon 0.60	Alcool camphré 3 litres 8.50, un litre 3.00
Huile de foie de morue créescote 1.75	Capsules de goudron, la boîte de 250 1.00	Vaseline, le kilog. 2.50
do do do do 1.50	1/2 boîte de cast 0.50	Glycérine, le litre 2.50
Capsules d'huile de foie de morue, le cent. 1.25	Sirap de Tolu, le litre 2.25	Tincture d'iode, 30 gr. 0.46, 60gr. 0.75
do do do do 1.50	Sirap Pectoral, 3 flacons 3.50, 1 flacon 1.25	Baume opodeldech, le flacon 0.85, le 1/2 fl. 0.50
Capsules de créescote de litre pur 1.25		
do do do do 1.00		

Livraison à domicile dans Lille — Expédition par poste, colis postaux, etc. etc.
Exécution soignée et rigoureuse des Ordonnances de MM. les Docteurs sous la surveillance constante du Pharmacien

GUÉRISON ASSURÉE

de toutes les
AFFECTIONS SECRÈTES, RÉCENTES OU INVÉTÉRÉES
par le traitement spécial du D. O. DEUX
S'adresser à la
Pharmacie du Trichon
PLACE DU TRICHON, A ROUBAIX

Produits spéciaux pour les maladies de la peau : dartres, eczéma, Herpès, etc.
Pectoral sulfuro-balsamique DEUX pour la prompte guérison des rhumes, bronchites aiguës et chroniques, enrhumements, laryngites et toutes affections des organes respiratoires.
Pilules anti-herpétiques.
Huiles de foie de morue vierge, la plus pure et la plus agréable.
Exécution soignée de toutes les ordonnances médicales.
PRIX MODÉRÉS
Grand assortiment de Bandages et Accessoires.

LILLE

32, Rue de Tournai

HOTEL

VICTOR DEPLANCH

CHAMBRES TRÈS CONFORTABLES
Café des Voyageurs
Recommandé aux Voyageurs de Commerce

GUÉRISON RADICALE

en quelques jours
de toutes les maladies contagieuses
les plus rebelles, même chroniques
par le POTION VÉGÉTALE (sans mercure)
qui guérit pour toujours les écoulements récents ou chroniques des 2 sexes, la Gynite, la Goutte militaire et toutes les maladies de la vessie.
Prix de la fiole : 5 Francs.
Dépôt général : Douane, pharmacien, de 1^{re} classe, au Croisillon, 12, rue de Valenciennes, Lille.
Dépôt à Roubaix : Pharmacie COUVREUR, 20, rue Neuve. — Pharmacie LEBON Grand-Rue, 188, Roubaix.
Pharmacie DEBAILLEUX, 112, rue de l'Espérance. — Pharmacie DEBAILLEUX, 112, rue de l'Espérance. — Pharmacie DEBAILLEUX, 112, rue de l'Espérance. — Pharmacie DEBAILLEUX, 112, rue de l'Espérance.

BON GÉNIE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CREDIT

Confections pour Hommes Femmes et Enfants
VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Laines, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modès, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Poélerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de Luxe.

MOBILIER

En Vente à :
5 fr. 50
10 » 100
15 » 150
20 » 200

1 fr. par semaine
2 » 10
3 » 15
4 » 20

LES FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions Indirectes, Gendarmes, Douaniers, Employés, des Chemins de fer, etc., sont dispensés de l'indemnité de 10% en vertu de DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES
Maisons de Vente :
Roubaix : 166, rue du Collège.
Lille : 24, rue de Gand, 24, à Croix, rue Kléber, 101

MANUFACTURE GÉNÉRALE

d'Instruments de Musique
EN CUIVRE

J. GRAS

BREVETÉ S. G. D. G.
32, Rue des Ponts-de-Comtes
Café de la rue FAUBOURG
LILLE

Instruments de fabrication artistique
très soignés, justesse, souplesse, solidité,
garantie irréprochable.
Grand choix d'instruments, d'accords,
Nickel, Dorure et Argenture.
Fantaïsie à Musique, Porte-Cigarettes,
Assiettes, Dessous de plat, Albums.
Envoi du catalogue sur demande. —
On demande des Représentants.

CADEAUX AUX OUVRIERS

A l'occasion des FÊTES la
photographie HERMANT,
Grand-Rue, 169, Roubaix, fera une
douzaine de beaux portraits bombés
émaillés pour
CINQ FRANCS
Ces Épreuves sont données aux Clients. — L'atelier est chauffé.